Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 41 (2017)

Artikel: Lucienne Lanaz : dire "non" pour mieux dire "oui"
Autor: Lecomte, Isabelle
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1064544

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Isabelle Lecomte

LUCIENNE LANAZ
DIRE « NON » POUR MIEUX DIRE « OUI »

Identifiable entre toutes les femmes grâce à sa chevelure bicolore (gris/bleu), Lucienne Lanaz est une passionnaria aux multiples combats : le cinéma bien sûr, mais aussi le patrimoine, l'art, l'égalité des droits... Profondément attachée à sa liberté d'action, elle a, au cours de sa vie professionnelle, souvent dit « non » – entre autres à une carrière prestigieuse dans le monde commercial – pour pouvoir mieux dire « oui » aux combats qui lui semblaient nécessaires.

Une femme active

Lucienne Lanaz naît en 1937 à Zurich, dans une famille très modeste. Sa maman, neuchâteloise, était modiste. Touche-à-tout, son papa, un Valaisan, fut berger, groom, garçon de café, tailleur... Après une enfance heureuse, elle se souvient de l'impossibilité pour elle de choisir sa voie :

Je voulais devenir artiste, je voulais faire les beaux-arts pour faire ou de la décoration intérieure ou de la bijouterie. À l'époque, les responsables des métiers m'ont dit : « Non. Pas possible. Vous êtes une fille de pauvres. Ça ne gagne pas sa croûte, les artistes. Vous devez faire un métier – vous êtes assez intelligente – qui rapporte. *[1]

À l'inconfort s'ajoute le divorce de ses parents et une crise d'adolescence qui la conduit en institution de redressement.

J'avais les griffes trop longues, se souvient-elle. *Toutes ces épreuves, la pension, la mise sous tutelle ont été nécessaires pour raboter mes griffes et devenir l'adulte que je suis aujourd'hui.* [2]

Elle sera donc employée de commerce.

En 1961, elle épouse Jean-Pierre Huther, un étudiant romand, dont elle est enceinte. Le couple s'installe à Colombier. Leur fils Gérard naît. En travaillant pour Mikron Haesler, elle a l'occasion de suivre une formation en programmation informatique, ce qui est assez rare pour une jeune fille à l'époque.

Pour ne pas restée confinée dans un bureau et pour vivre en contact avec la jeunesse (filles et garçons),, elle décide de devenir professeure d'éducation physique. Elle enseigne au Cescole à Colombier pendant trois ou quatre ans et fait des remplacements dans les écoles de Neuchâtel et du Canton de Vaud. Elle aime ses élèves et se souvient qu'à l'époque déjà, elle est un peu « fofolle ». « J'avais les cheveux rouges et tout bouclés, à la Jimmy Hendrix. » (fig. 1)*

Figure 1 Photographe inconnu, *Lucienne*, vers 1976-1978, photographie, collection de Lucienne Lanaz.

Figure 2 *Lucienne Lanaz devant chez elle.* (Photo I. Lecomte, 2017)

Un coup de cœur pour le cinéma

Au cours des vacances scolaires en 1972, elle rencontre le cinéaste suisse Marcel Leiser[3], qui tourne un film à La Chaux-de-Fonds et qui l'invite sur le tournage. Lucienne se souvient :

À un moment donné, il y avait une scène d'amour dans le lit, et la fille avait froid aux pieds - elle jouait mal d'ailleurs ! Alors, j'ai fait une bouillotte. Après, je suis allée chercher du café, des croissants... J'étais là pour le bien-être de l'équipe. Et le troisième jour, il y a le scriptboy qui n'est pas arrivé à la place de travail - tout le monde était bénévole, c'était copain-copain, alors j'ai pris la place du scriptboy. Je suis devenue scriptgirl. *

En 1974, elle découvre, en compagnie de Marcel Leiser, un film sur le troisième âge aux Journées du cinéma suisse à Soleure. Le film était déprimant. Or, Lucienne avait sous les yeux sa mère, une femme heureuse et épanouie après avoir retrouvé un ami d'enfance, veuf depuis peu. Une histoire simple qui la touche et qui lui donne envie de faire son premier film. Elle décide donc de coréaliser avec Marcel Leiser *Le bonheur à 70 ans*. Sa mère jouera son propre rôle et participera financièrement à l'aventure.

C'est un film révolutionnaire pour l'époque, on y voyait une femme qui, à 70 ans, se déshabille. On la voit en gaine, enfin, on la voit avec des collants. On les voit les deux au lit ! (...) Ils sont au lit et ils se font des bisous. C'était quelque chose qu'on n'avait jamais vu. *

À l'époque de sa sortie, le film reçoit un accueil assez froid de la part du public. Qu'il soit composé de jeunes universitaires bâlois ou de personnes âgées vivant dans un home, la réaction est la même : le public est choqué, car les acteurs sont vieux et qu'ils se conduisent comme s'ils étaient encore jeunes. « Ce film aura pas mal de prix. Beaucoup de festivals l'ont pris » *, dit-elle, mais il faudra attendre les années 1990 pour que le public - y compris les personnes âgées - soit enthousiaste.

Ensuite, elle divorce et part aux États-Unis. Elle y fait une série de petits boulots : elle enseigne le ski dans le Vermont et travaille comme jeune fille au pair à Long Island. À son retour en Suisse, en 1974, elle s'installe à Grandval, car elle rêvait depuis longtemps de la campagne jurassienne en général et de ses sapins, en particulier. En 1976, Lucienne Lanaz lance Jura-films, sa propre entreprise, une maison de production où elle jouit d'une autonomie totale.

À partir de 1982, elle organise sa vie professionnelle afin de pouvoir réaliser ses films. Elle travaille pour le Festival de Nyon ainsi que pour le CICR à Genève.

En 1994, elle épouse en secondes noces Willy Schild, dont elle était tombée amoureuse une douzaine d'années plus tôt.

S'ancrer et s'engager

Lucienne Lanaz tourne des documentaires, un genre loin du glamour hollywoodien. Sans oublier que certains sujets dérangent, comme le thème de la stérilisation. Parallèlement, la cinéaste est membre de l'ASPRUJ depuis sa création (1977), membre du comité du Club jurassien des arts de Moutier et, à partir de 2009, elle devient la présidente de la Fondation Banneret-Wisard à Grandval. Et, cerise sur le gâteau, elle est membre du Ski-Club de Grandval depuis 1974.

1 Les citations de Lucienne suivies d'une * sont extraites de Laurence Gogniat, *Entretien avec Lucienne Lanaz à Grandval*, le 29 mai 2011 /Une histoire orale du cinéma suisse, Cinémémoire.ch

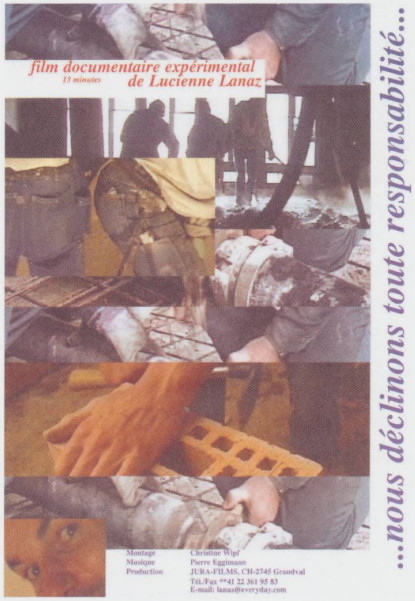
2 Rencontre avec l'auteur, le 31 mai 2017.

3 Après avoir tourné plusieurs films, Marcel Leiser (1945-) deviendra chroniqueur cinéma et journaliste. Son CV est visible sur le site de la cinémathèque suisse.

FILMOGRAPHIE

La fiche technique de chaque film est disponible sur le site www.jura-films.ch.

2014 : L'ENFANCE RETROUVÉE – Les Petites Familles, documentaire – 90'
2010 : UNE DESCENTE DE BOIS AVEC MAX ET MAURICE, 33'
2009 : SUPER COW, 3'
2006 : UNE MAISON PAS COMME LES AUTRES, la maison du « banneret » Wisard à Grandval, documentaire, 67'
2005 : VOUS AVEZ DIT SOROPTIMIST ?
2003 : « DOÑA ANNA », Brésil, 60'
2003 : DOULEUR ET RÉVOLTE, d'après le livre de Laurence Deonna, La guerre à deux voix, 42'
2002 : ...NOUS DÉCLINONS TOUTE RESPONSABILITÉ..., 13'
1999 : LA LUPA, chanteuse suisse italienne, 90'
1998 : « SALVADOR » peintre muraliste à La Havane, Cuba, 15' 31s.
1997 : « UNA BRECHA EN EL BLOQUEO » (Une brèche dans le blocus), Cuba, 54'
1996 : TROIS GOUTTES POUR LE FUTUR (TRILOGIE) comprenant
« MANEGBDZANGA » Développement pour tous, 20',
LA MAISON DU COEUR, 17',
DIGNITÉ EN DÉTENTION, 36' 30 s.
1995 : CAUCHEMARS... DE DERRIÈRE LES BARREAUX, 12'
1993 : Spot publicitaire de soutien pour la collecte annuelle de l'OSEO, Organisation suisse de l'entraide ouvrière, 45"
1992 : « SETU LAULUEMA », 14'
1989/90 : LA DEMANDE EN VOYAGE (Mes amis en RDA), 100'
1989 : POUR UN SON DE CLOCHE, 23'
1987 : « QUEEN OF ELASTIC » en coréalisation avec Greti Kläy, 30'
1984 : « PRE ASSEMBLY YOUTH GATHERING », 32' pour la Fédération mondiale luthérienne
1981 : PORTRAIT DU FAISEUR D'INSTRUMENTS ANCIENS, STEFAN BECK, 6' pour la Télévision berlinoise
1980 : « J'AI UN DROIT SUR MON CORPS... » STÉRILISATION, 28'
1979/80 : CINÉJOURNAL AU FÉMININ en coréalisation avec Anne Cunéo, Erich Liebi et Urs Bolliger, 75'
1978/79 : LA COMPOSITION, 17'
1978/79 : LA FORGE, 34'
1978 : « MENSCHEN IM ALLTAG », PORTRAIT D'UNE VENDEUSE, 25' pour la Télévision suisse alémanique
1976 : FEU, FUMÉE, SAUCISSES, 22'
1974 : LE BONHEUR À SEPTANTE ANS en coréalisation avec Marcel Leiser, 24'



...nous déclinons toute responsabilité...

Figure 3 Affiche pour *...nous déclinons toute responsabilité*, 2002.

PRIX ET MENTIONS

2017 : Lucienne Lanaz reçoit le Prix des arts, des lettres et des sciences 2017 décerné par le CJB, Conseil du Jura bernois.

2016 : « L'enfance retrouvée – les petites familles » remporte l'un des douze prix de la fondation « Créativité au Troisième âge ».

2009 : « ...NOUS DÉCLINONS TOUTE RESPONSABILITÉ... » obtient le prix du meilleur film documentaire du festival de Ciné à Granada, en Espagne ; une mention spéciale au festival de Philadelphie, aux USA, et le prix de la meilleure Direction au Festival de cinéma de Bruxelles.

2007 : UNE MAISON PAS COMME LES AUTRES au Festival des Nations, Ebensee.

2003 : « ...NOUS DÉCLINONS TOUTE RESPONSABILITÉ... » obtient l'ours d'argent au Festival des Nations à Ebensee, en Autriche.

1996 : « J'ai un droit sur mon corps... » obtient une mention spéciale du Jury au festival vidéo psy d'Auxerre.

1995 : Grand Prix du San Gio' Vidéo Festival pour l'ensemble de son œuvre.

1994 : « SETU LAULUEMA » obtient le prix de la Direction Départementale Jeunesse et Sport de Charente Maritime au festival de Saintes.

1979 : « FEU, FUMÉE, SAUCISSES » obtient une mention au festival de la jeunesse à Mannheim.

1989 : « FEU, FUMÉE, SAUCISSES » remporte le prix du Jury international du festival d'anthropologie visuelle de Pärnu, en Estonie.

« LE BONHEUR À SEPTANTE ANS », « FEU, FUMÉE, SAUCISSES », « LA FORGE » et « QUEEN OF ELASTIC » obtiennent une prime à la qualité de la Confédération suisse.

RÉTROSPECTIVE

2008 : Pro-Fil, Marseille (France)

1998 : Cinémathèque La Havane (Cuba)

1995 : San Gio' Vidéo Festival, San Giovanni Lupatoto (Italie)

1993 : Musée ethnographique, Genève (Suisse)

1991 : Centre Culturel, Neuchâtel (Suisse)

1990 : Cinéma « Volkshochschule » (Allemagne)

1989 : Centre Culturel, Moutier (Suisse)

1981 : Cinéma « Arsenal », Berlin (Allemagne)

En guise d'hommage, nous avons souhaité présenter les documentaires centrés sur le patrimoine. Malheureusement, le corpus était encore trop important et nous avons dû sacrifier deux films : « Pour un son de cloche » tourné dans une fonderie à Aarau et le « Portrait du faiseur d'instruments anciens Stefan Beck », qui travaille à Berlin.
Nous vous proposons de revenir sur six films tournés dans le Jura bernois.

2014 : L'ENFANCE RETROUVÉE – Les Petites Familles, documentaire

Figure 4 Les Reussilles, vers 1935. (Photographie extraite du film)

Figure 5 Les Reussilles, vers 1935. (Photographie extraite du film)

Figure 6 Maison les « Petites familles », Les Reussilles, 1986. (Photographie extraite du film)

C'est un film militant positif. À contre-courant aussi. C'est un film sur « Les Petites Familles », ces foyers d'accueil pour enfants situés dans le Jura bernois. Très vite, la religion s'invite au long du documentaire ; peut-être est-ce à cause de Jules Ramseyer, un pasteur de Tramelan qui eut l'idée en 1911 d'offrir un toit à ces enfants en danger.

C'est aussi un film sur le cœur et sa capacité à s'élargir au fil des rencontres, au fil des obligations. Ici plus que jamais le travail de psychologue, un métier que Lucienne se serait bien vue exercer, est nécessaire pour permettre à l'autre de se dire « vrai » et parfois de se dire tout simplement.

De plus, une famille a besoin d'un toit. Grand si possible. Ces maisons irradient surtout de par leur vocation. Et, lorsque le document est un peu ancien, comme ceux que la réalisatrice a empruntés à Mémoires d'Ici et aux anciens parents de ces maisons (fig. 4 et 5), il s'en dégage une émotion particulière. Les deux maisons qui apparaissent dans le documentaire sont celle de Grandval[4] et celle des Reussilles[4].

4 http://www.petitesfamilles.org

Webographie

Un extrait du film *L'enfance retrouvée est disponible sur Youtube* et s'ouvre sur une belle photo de la maison de Grandval.

Lucienne Lanaz présente *L'Enfance retrouvée* à la Cinémathèque suisse - 21.10.2014 sur *Youtube*.

2010 : UNE DESCENTE DE BOIS AVEC MAX ET MAURICE

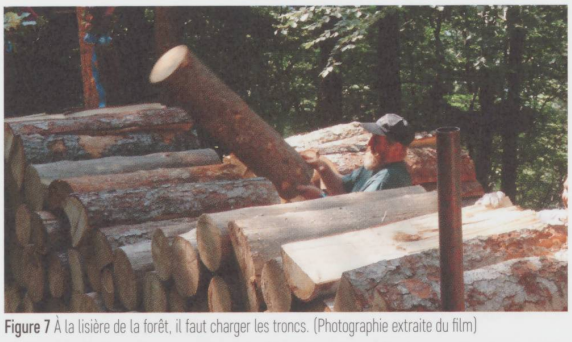


Figure 7 À la lisière de la forêt, il faut charger les troncs. (Photographie extraite du film)

Figure 8 Le convoi est presque arrivé. (Photographie extraite du film)

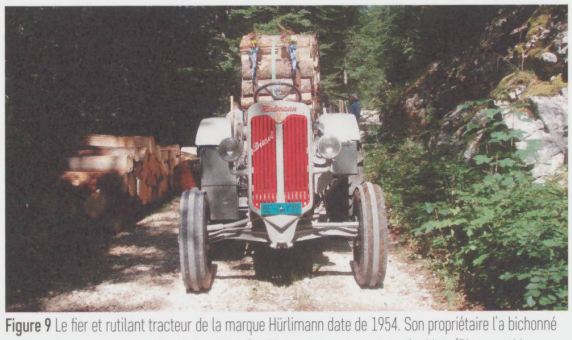


Figure 9 Le fier et rutilant tracteur de la marque Hürlimann date de 1954. Son propriétaire l'a bichonné au cours de ses longues années de travail et l'a affectueusement surnommé... Max. (Photographie extraite du film)

Max et Maurice, ce n'est pas, comme son nom pourrait le laisser croire, un hommage au livre illustré de Wilhelm Busch. C'est un film de commande.

Maurice Grossert va prendre sa retraite. Or, toute sa vie, il a fait un métier qu'il a aimé et dont il veut se souvenir.

Sur son tracteur, le bûcheron monte la montagne dite du Maljeon (Corcelles) afin d'aller chercher les troncs d'arbres abattus. Puis, une fois les tonnes de bois embarquées sur les remorques, il les descend jusqu'au village. Les chemins ne sont pas goudronnés. Les fers des remorques font des étincelles. C'est une descente épique, au cours de laquelle on s'arrête pour boire.

2006 : UNE MAISON PAS COMME LES AUTRES, la maison du « banneret » Wisard à Grandval, documentaire.

Figure 10 Façade nord, avec son devant-huis ouvert et son mur crépi de blanc. (Photographie extraite du film)

La maison du "banneret" Wisard est une des plus anciennes demeures du Jura bernois. Datant de 1535, elle fut habitée jusqu'en 1981. Cette maison reconnue digne de protection par le recensement architectural de la commune de Grandval est inscrite sur la liste des biens du patrimoine classés du canton de Berne et figure dans l'inventaire suisse des biens culturels d'importance nationale (PBC).

En 1990, un groupe de personnes passionnées crée la Fondation du Banneret Wisard. Celle-ci s'engage, en collaboration avec le Service des monuments historiques du canton de Berne, à restaurer l'ancienne bâtisse en respectant les particularités de son architecture et de sa construction. Parallèlement aux travaux de remise en état, d'amélioration et de maintien, elle a pour but d'animer les lieux, de faire revivre l'antique cuisine fumoir à viande, le four à pain, l'habitation et les dépendances du vieux rural.

Rapidement, l'équipe décide de faire un film autour de cette maison. Une cinéaste commence les premiers rushes. Puis, le projet tombe à l'eau. Lucienne est appelée à la rescousse et accepte de travailler avec des bouts de film qu'elle n'a pas tournés. Sensible à ce patrimoine qui parle de « racines », celles des paysans, des fermiers et des petits notables de la région dite du Cornet, elle met tout en œuvre pour magnifier cette *maison pas comme les autres*. Par ailleurs, ce documentaire est aussi une sorte de pèlerinage affectif, qui lui permet de se souvenir de Fritz Marti (fig. 19), le dernier habitant de la demeure qu'elle avait filmé trente plus tôt.

Figure 11 Façade sud. La toiture (à quatre pans) a bénéficié d'une nouvelle toiture recouverte de bardeaux. (Photographie extraite du film)

2002 : ...NOUS DÉCLINONS TOUTE RESPONSABILITÉ...

Figure 12 Coulage du béton. (Photographie extraite du film)

Figure 13 Parmi les thèmes choisis, celui de la main de l'homme. (Photographie extraite du film)

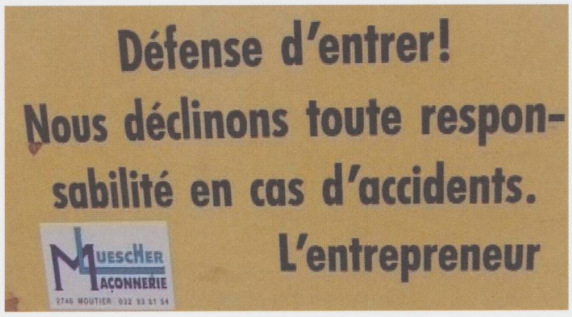


Figure 14 Le panneau de l'entrepreneur qui a donné l'idée du titre du film. (Photographie extraite du film)

Lorsque Lucienne Lanaz s'installe à Grandval, elle acquiert « La Ruine du Moujik », une ancienne demeure rurale du Jura bernois, qui date de 1590. La bâtisse nécessite d'être rénovée et transformée : la maison ne compte pas de douche et les toilettes sont encore à l'extérieur.

La cinéaste décide de faire un film expérimental : elle va suivre la rénovation de A à Z, mais sans lui donner la forme d'un documentaire chronologique ou didactique. Durant deux ans, la caméra observera les travaux, les artisans et les ouvriers du chantier, et ce malgré l'interdiction d'entrer.
Lucienne choisit un scénario à la forme kaléidoscopique, privilégiant dix thèmes : les pieds et les mains des ouvriers, la montée et la descente des échelles, porter, bétonner, les grosses machines, les visages et les « culs » des ouvriers, les pauses (celle du dimanche par exemple), les échappées extérieures (vers le paysage) et les tuiles. Quant au son, l'artiste choisit de faire un film sans paroles ; seul le chant des outils est porté par une bande-son créée spécialement pour l'occasion avec le concours du compositeur et musicien Pierre Eggimmann, de Saint-Imier.

La vieille bâtisse ne s'est pas toujours appelée « La Ruine du Moujik ». C'est Lucienne qui lui a donné ce surnom en souvenir de son père, un papa communiste et anarchiste qui, lorsqu'il jouait à hue dada avec elle, l'appelait « Mon petit Moujik ». Plus tard, installée dans sa maison, autour d'un bon repas avec des amis, un morceau de plâtre tombe du plafond. Un de ses amis, Jean Kleiber, s'écrie « mais on est dans la ruine du Moujik ». Le nom est resté.

1978/79 : LA FORGE

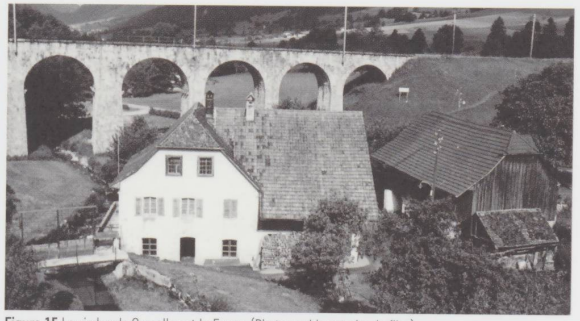


Figure 15 Le viaduc de Corcelles et la Forge. (Photographie extraite du film)

Figure 16 L'intérieur de la forge avec le tronc d'arbre qui fait office de bras de transmission pour le martinet. Un martinet qui porte la date de 1791. (Photographie extraite du film)

Figure 17 La Forge avec vue sur la roue à aubes actionnée par la rivière, la Gabiatte (ou Gaibiat, selon les sources). (Photographie extraite du film)

En 1976, Lucienne Lanaz travaille dans un restaurant à Grandval, comme serveuse, le temps d'un été. Elle y fait la connaissance d'un habitué, le Gody (aussi surnommé Guedou), qui la reconnaît. Celui-ci lui dit qu'il connaît une vieille forge abandonnée. Lucienne lui propose de revenir le lendemain, à jeun. Gody, jeune serrurier-forgeron, revient et lui montre l'endroit situé, à Corcelles, sa forge. Il lui parle de son rêve de redonner vie à la forge désaffectée : que le marteau frappe, que le feu brûle et que le fer soit à nouveau chaud et rougeoyant.

Le rêve de Gody est entendu et de nombreux acteurs se mobilisent : Jean Christe, président de la Commission pour la sauvegarde du patrimoine de l'ADIJ, mais aussi Jeanne Bueche. Il y a urgence. Lucienne Lanaz écrit aux autorités concernées : « J'ai découvert la forge ; quelle désolation ! Tout est rouillé, l'eau passe à côté des roues à aubes, où la luzerne et les oiseaux ont élu domicile. »[6] De l'argent est effectivement trouvé pour la rénovation.

Un an passe. Lucienne Lanaz décide de faire un film sur cette aventure. Elle écrit la trame du scénario, trouve les fonds, convoque le cameraman, l'éclairagiste et l'ingénieur du son. Elle veut montrer comment la forge fonctionne. Comment un lieu mort est revenu à la vie. L'un des fils rouges consiste à suivre la fabrication de la première sculpture du Gody, mais en arrière-plan, le film milite pour la survie d'anciens savoir-faire et de précieuses traditions. En marge, le film montre d'autres forges de la région, dont parfois il ne reste que les vestiges.

6 Un dossier comprenant le scénario, des photos, plusieurs textes théoriques (dont un de Marcellin Babey) et diverses lettres officielles est disponible à la BICJ. Lire aussi *L'Hôtâ N°11* (1987), pp. 47-48 et *Trésors cachés du Pays jurassien* (2014), pp. 60-61.

Figure 18 Ancienne photographie de la maison. (Photographie extraite du film)

Figure 19 Fritz Marti (1897-1983), le dernier propriétaire du Banneret Wisard. (Photographie extraite du film)

Fritz Marti habite dans l'unique maison de Grandval qui, aujourd'hui encore, ne possède ni cheminée, ni électricité, ni eau courante. Ancien valet de ferme, il consacre son temps à fumer dans sa cuisine des saucisses et du lard sur commande des bouchers de la région. Comme il s'agit de la dernière cuisine-fumoir, les bouchers redoutent sa disparition.

La cinéaste a capté sa voix :
La veuve – comprenez qui vivait ici avant lui - *gagnait sa vie en cousant. Mais elle acceptait de fumer la viande des paysans, pas celle des bouchers. Les paysans apportaient des bûches de sapin. Elle avait aussi quelques cochons mais vivait dans une très grande pauvreté.*

Ce constat auquel arrive Fritz Marti à propos de «la veuve», le spectateur le fait silencieusement en ce qui concerne le dernier propriétaire du Banneret Wizard. Et il s'étonne lorsque celui-ci se considère plus riche. Puis, il comprend. Fritz Marti regarde tendrement les guirlandes de saucissons qui pendent au plafond et admire leur couleur brune, une couleur qu'on ne trouve plus que chez lui : *Quand les jours sont longs et que les rayons du soleil levant entrent dans la cuisine, c'est comme si on avait suspendu une chaîne dorée.*

Ce petit moment de grâce, de poésie spontanée, c'est la récompense que la réalisatrice reçoit pour son film. Si elle choisit très tôt le documentaire, c'est parce qu'il permet l'échange, le relationnel. Et, quand on donne, on reçoit. Fritz Marti deviendra pour elle un grand-père de cœur.
Le vieil homme aura encore l'occasion de voir le film qu'elle a tourné.
« Voir, est peut-être un bien grand mot, car sa vue était de plus en plus mauvaise, disons qu'il l'a écouté et qu'il l'a adoré. Il en a pleuré... »*

LE BANNERET WISARD

La maison dite du « Banneret Wisard » (fig. 10, 11 et 18) est une des plus anciennes demeures du Jura bernois et de la Suisse et l'un des fleurons de l'architecture jurassienne. Elle se situe sur le territoire de la commune de Grandval. Elle fut la demeure du banneret **Henri Wisard,** notaire à Grandval qui, en 1705, s'opposa avec succès au prince évêque de Bâle pour garantir les privilèges de la Prévôté de Moutier-Grandval.
Sa construction est datée de 1535. Dans la région de Moutier-Grandval, elle est la dernière représentante encore en fonction des fermes avec **cuisine à voûte en pierre** et sans cheminée traditionnelle. Jusqu'à ce jour, elle n'a connu ni l'eau courante ni l'électricité.
La fumée du fourneau et de l'âtre s'évacue dans la charpente par une plateforme de "rondelats"[7] espacés formant plafond à l'arrière de la cuisine. La fumée qui se répand dans la charpente la préserve des atteintes des insectes et autres nuisibles. La majeure partie de la voûte est utilisée traditionnellement pour **le fumage de la viande** (fig. 21).

Le bâtiment

Cette ferme de plan carré est construite sur piliers et sablières basses en bois, les murs sont en madriers. La charpente pyramidale à quatre pans est en grande partie encore originelle et date de 1535. Dès le XVIIe siècle, certaines parties en bois ont été remplacées par de la maçonnerie (cuisine, logements sud et nord).
La porte d'entrée située sous le devant-huis donne accès à la cuisine voûtée. À l'extérieur, sous un auvent, on observe la présence des restes d'un four à pain. Le four à pain a été reconstitué à l'ancienne (en molasse) et reprend du service à chaque grande manifestation.
Au sud se trouve une grande chambre ouverte sur une plus petite dont les parois en lambris datent du début du XIXe siècle. Au nord, se trouvent deux autres chambres, dont une a conservé un **fourneau à banc** (1850). Dans cette chambre, un escalier étroit permet d'accéder à la chambre des valets à l'étage. Le rural occupe la moitié orientale du bâtiment. Il se compose d'une grange accessible à l'origine par le **devant-huis**, d'une petite étable (datant des environs de 1920) contiguë au logement et d'une plus grande étable à l'ouest. L'ensemble a été transformé en salle de réception avec un coin cuisine moderne, comprenez « avec eau courante et électricité » et des commodités.

7 Isabelle Roland : *Les rondelats* sont des perches grossièrement équarries mais aussi la plateforme de perches permettant l'évacuation de la fumée depuis une cuisine voûtée. Sur cette plateforme, on entassait momentanément les gerbes de céréales pour parfaire leur séchage.

Figure 20 Ce qui manque à cette image prise dans la cuisine-fumoir, c'est cette odeur exceptionnelle de saucisses fumées qui vous met en appétit et, sans qu'on le comprenne, vous fait sourire. (Photo Lucienne Lanaz 2017)

Des parrains d'exception

En 2009, trois ans après avoir réalisé *Une maison pas comme les autres*, Lucienne Lanaz accepte la présidence de la Fondation Banneret Wisard. Depuis, la réalisatrice peut s'enorgueillir de deux grandes réussites : d'une part, la réalisation de rénovations substantielles et d'autre part, le soutien de deux parrains d'exception. Petit- fils du célèbre architecte genevois Maurice Braillard, Marc-Albert Braillard (1941*) est sculpteur, photographe et surtout l'un des principaux mécènes de la Fondation. Il fait la connaissance de Lucienne Lanaz à Genève alors qu'elle distribuait des rondelles de saucissons après la projection de *Feu, Fumée, Saucisses* ! Tandis que Tracy Chevalier (1962*) est une auteure reconnue depuis le succès international de son roman *La jeune fille à la perle*[8]. Lorsqu'elle écrit *La vierge en bleu*[9], l'écrivaine s'inspire de sa propre famille. Or, ses grands-parents étaient de Moutier. En faisant des recherches, elle apprend par son cousin Jean Kleiber, l'existence de cette bâtisse sans cheminée.

8 Paru en 1999 et traduit en 36 langues, le roman sur la vie du peintre Johannes Vermeer est un best-seller (5 millions d'exemplaires vendus, nous informe son site), magistralement porté par le film de Peter Webber.
9 *La Vierge en bleu* (1997) est le premier roman de Tracy Chevalier. Son site : www.tchevalier.com

Figure 21 : Tracy Chevalier et Marc-Albert Braillard salué par Lucienne Lanaz, photographie de Doro Meyer, 2014.

Figure 22 En 1996, le Service archéologique du canton de Berne a permis d'examiner le sous-sol de la maison. Ces fouilles ont mis au jour des petits trésors, dont cette céramique.

Bibliographie

Le texte pour la Maison du banneret Wisard a été emprunté aux informations mises à disposition par le site de la Fondation (www.banneret-wisard.ch). Il a été complété par

- Gilbert Lovis, *Que deviennent les anciennes fermes du Jura*, SJE, 1978.
- Jean-René Carnal, « La maison du banneret Wisard, à Grandval », paru dans *Intervalles* N°62, 2002, pp. 41-46.
- Dan Steiner, « Le Banneret en de bonnes mains », paru dans *Le Journal du Jura*, 16 juillet 2014.
- Olivier Zahno, « Marraine et parrain du Banneret Wisard », paru dans *Le Quotidien jurassien*, le 15 juillet 2014. [En ligne]
- Francis Erard, *Trésors cachés du Pays jurassien*, Éditions D+P, Delémont, 2014, pp. 48-49.